

359
EL

ITALIE

INFLUENCE DES MODES FRANÇAISES EN VÉNÉTIE. — PATRICIENS.
PERSONNAGES DE COMÉDIE. — UN MARCHAND AMBULANT.

La France, à l'époque où le sceptre de la mode était encore entre les mains, tantôt de l'Italie, tantôt de l'Espagne, arrivait insensiblement à dicter aussi ses goûts à la sérénissime république vénitienne. Quelques chroniqueurs de la fin du seizième siècle nous apprennent qu'à Venise, dans le quartier dit de la *Merceria*, se tenait un industriel qui étalait à sa devanture une poupée grande comme nature, habillée à la dernière mode de la cour de France; c'était le moniteur officiel des chiffons, et les élégantes, de tous les points de la ville, venaient consulter cette poupée qui changeait de costume le jour de la *Sensa* (Ascension). Au retour des fiançailles du doge avec l'Adriatique, on avait donc le spectacle intéressant de voir la foule se presser dans la *Merceria* pour se mettre au courant de ce que l'on portait de plus nouveau de l'autre côté des Alpes.

Venise, cité distincte et indépendante de toute l'Italie, la seule ville qui soit restée libre pendant tant de siècles, celle où le contact continu avec les fantaisies orientales avait créé un costume qui n'était pas un de ses moindres attraits, Venise vit chez ses principaux fonctionnaires le même engouement que les femmes seules avaient jusque-là montré pour tout ce qui était français. Mais rien dans la marche mesurée de ces faits connus ne vient expliquer à quel moment précis l'austère république a pu se métamorphoser avec aussi peu de transition dans ses costumes officiels, et cela si complètement qu'au dix-septième siècle la physionomie de ses corps constitués est exactement celle d'une assemblée provinciale sous Louis XIV.

Ce mouvement s'accroît, soit par les impressions que les ambassadeurs de la République durent rapporter de la cour du grand roi, soit par les seigneuriales magnificences déployées dans les *Entrées de M. l'ambassadeur de France*, cérémonies qui ne pouvaient que donner du prestige à la puissance dont l'ambassadeur était le solennel représentant.

Longhi, Guardi, surtout Canaletti, le peintre par excellence des mœurs vénitienes, ont bien reproduit les fêtes publiques et privées où figurent ces patriciens si amoureux de luxe et si ingénieux conciliateurs de leurs usages et de nos modes réunis chez eux dans une complète harmonie.

C'est de Venise qu'Henri III fit venir les comédiens surnommés *i Gelosi* dont les représentations furent extrêmement suivies; ce qui fit dire à Pierre de l'Étoile « que les quatre meilleurs prédicateurs de Paris n'avoient jamais eu tous ensemble autant de monde quand ils prêchoient. » On sait combien, dans le domaine théâtral, l'Italie exerça sur la France une influence active et à quel point celle-ci prévalut sous Mazarin. Il est permis de voir dans cette sorte d'invasion, qui cessa au dix-huitième siècle, un de ces échanges que les nations se font à de certaines époques et dont la vogue effrénée diminue petit à petit pour céder la place à d'autres attraits.

N° 1.

Personnage de la comédie italienne, espèce de Cassandre,
homme toujours dupé et bafoué.

Il porte le costume de la bourgeoisie sous Louis XIV : la veste, l'habit,
les chausses et les souliers à bouffettes.

N° 2.

Donna Angelica; personnage de la comédie italienne.

Cheveux relevés surmontés de plumes; fraise à tuyaux en toile blanche;
corsage décolleté à manches longues et étroites; jupe; manteau
troussé.

N° 3.

Noble vénitien en habit d'hiver.

Perruque en crinière de lion; robe noire, la couleur vénitienne par
excellence, fourrée de petit-gris et tombant jusqu'à terre; manches à
coude; ceinture de velours; barrette de drap. La robe n'est d'usage
que pour le dehors; on porte dessous le pourpoint et les chausses.

N° 4.

Noble vénitien en habit d'été.

Robe de drap noir ou de serge doublée de moire antique; elle se fixe
sous le cou au moyen d'agrafes et découvre le col de la chemise;
barrette de taffetas.

N° 5.

Patricien faisant partie d'un des grands corps politiques.

Le patriciat était une vaste pépinière d'hommes d'État, de diplomates,
de capitaines et d'administrateurs de toutes sortes. Le patricien
appartenait à la république; dès l'âge de vingt-cinq ans, il lui devait
son intelligence, l'illustration de son nom, ses facultés spéciales, soit
comme légiste, diplomate ou soldat. Comme nous avons aujourd'hui
l'impôt du sang, le Sénat percevait sur lui l'impôt perpétuel du tra-
vail.

Robe longue dont la manche faisait une distinction; plus la dignité
se trouvait importante, plus la manche était large; barrette de soie.
La robe entr'ouverte par le haut découvre le pourpoint et la chemise.
Souliers à hauts talons.

N° 6.

Procurator ou questeur du grand conseil.

Robe à larges manches; ceinture de cuir; barrette; étole de drap noir
ornée de broderies. (Voir la planche les Jumelles, Italie.)

N° 9.

Jeune patricien vêtu à la mode française d'environ 1680.

Longue perruque frisée; cravate de dentelle; veste brodée; *habit* ou

justaucorps à jupe très étoffée, orné sur l'épaule droite d'une touffe
de rubans; bas montés sur la culotte et s'attachant au jarret au moyen
de jarretières sans pendants; petite épée garnie de rubans à la poignée.
L'aspect de ce jeune patricien ne diffère en rien de celui des gentils-
hommes de la cour de France.

N° 10.

Dogaressa en habit d'hiver.

Cette princesse est habillée à la *ducale*; costume indépendant de la
mode. *Corno* enrichi de pierreries et orné d'un voile de soie très fine;
colliers de perles et de pierres précieuses; robe de brocart fin, ouverte
dans toute sa longueur et fourrée d'hermine; bracelets et ceinture
orfèvrée; manteau brodé d'or à queue très ample et très longue.

N° 11.

Noble vénitien en habit de deuil.

Deux ou trois jours après les funérailles, les parents du défunt portaient
un long manteau noir tombant sur les pieds, à queue devant traîner
par terre n'importe par quel temps; quelques jours après on relevait
et attachait cette queue, puis on la coupait et le manteau se portait
longtemps sans cet appendice. Lorsque le deuil expirait, on reprenait
le vêtement ordinaire.

N° 7.

Marchand ambulant.

Chapeau de feutre orné d'une plume; veste; pourpoint tailladé dont les
manches relevées laissent apercevoir le cordon de la manche de che-
mise; ceinture de cuir; larges chausses; souliers à cordons; médailles
suspendues au cou et chapelet en sautoir; trousseau de clefs; couteau
sortant de la poche des chausses; longue corde enroulée autour de
la taille.

Ce marchand ambulant tient d'une main un entonnoir, un gobelet
et un bâton au bout duquel est maintenu un petit tonneau ayant la
tournure de la *boutique* du vivandier et aussi celle du barillet d'un
marchand d'encre. Cette effigie de Tobia Rosolino est un portrait dont
l'original fait partie d'une suite de gravures très caractéristiques signées
Francesco Villamena.

N° 8.

Jeune vénitienne.

Grand voile de taffetas noir croisé par devant, noué par derrière; partie
du costume où l'influence espagnole se fait sentir. « Les dames nobles,
les *gentildonne* n'ont, pour l'ordinaire, point d'autre coiffe que ce
voile qu'elles savent gouverner adroitement et à propos pour faire voir
un sein à moitié découvert, sans trouver mauvais que les passants
curieux les regardent sous le nez. »

Les n°s 1 et 2 sont empruntés à des suites de figures représentant des comédiens italiens.

Les n°s 3, 4, 9, 10 et 11 ont été reproduits d'après des estampes de Zuchi, publiées à Venise.

Les n°s 5 et 6 sont signés des initiales C. L.; édition allemande.

Le n° 7 est d'après une gravure de Francesco Villamena, élève d'Augustin Carrache.

Le n° 8 appartient au recueil de Costumes publié par Grasset de Saint-Sauveur.

*Voir, pour le texte : Vecellio, Costumes anciens et modernes, Didot. — L'abbé Delaporte, le Voyageur fran-
çois, 1782. — Baschet, les Archives de la sérénissime république de Venise, 1858. — M. Yriarte, la Vie d'un
patricien de Venise au seizième siècle, 1874.*



ITALIE

ITALIA

ITALIEN

EL

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Vierne del.